



Namibie - Sables du Namib

Jour 4 : vendredi 13/07/2018

Mariental - Fish River Canyon 445 km

©-Pierre-yves DENIZOT / 2018 - <http://pierreyvesdenizot.free.fr/>

Programme du jour : sous réserve de modifications



Vers 08h00 : départ du car avec les valises

Vers 11h00 : découverte de la forêt de Kokerbooms (1h)

Vers 12h30 : arrivée à Keetmanshoop. Déjeuner

Vers 14h00 : départ du car (route B4) puis piste

Vers 16h30 : arrivée au Fish River Canyon village

Vers 19h00 : diner à l'hôtel puis nuit



Bon à savoir : présentation du kokerboom

L'Aloe dichotoma, ou Kokerboom est un aloès indigène d'Afrique du Sud et plus particulièrement de la province Cap-du-Nord et de Namibie. Le nom de Kokerboom (des mots afrikaans koker signifiant « carquois », et boom signifiant « arbre ») vient du fait que ses branches et son écorce sont utilisées par les bushmen pour faire des carquois. Dans ces contrées où, durant l'hiver en particulier, l'amplitude thermique peut varier de + 30° le jour à moins de 0° la

nuit, il faut savoir résister ; or, première qualité du kokerboom : il ne gèle pas. Ensuite, il faut savoir affronter les fortes chaleurs si généreusement dispensées dans le désert par le tropique du Capricorne. Et là, il faut reconnaître que le kokerboom a su faire preuve d'ingéniosité : en effet, en tant que plante succulente vivace, il a su d'abord se doter d'une écorce à l'aspect quelque peu cireux qui limite les pertes hydriques dues à la transpiration. Puis, en dessous, son tronc raide et surtout fibreux lui permet de retenir l'eau. Plus haut, ses feuilles effilées et juteuses d'une trentaine de centimètres de longueur jouent le même rôle efficace.

L'arbre-carquois de Namibie souffre de l'envolée des températures (01/2010)

« Il y a trop de branches mortes », note avec tristesse Aaron Kairabeb en s'appuyant sur un énorme arbre-carquois, une espèce endémique du désert de Namibie qui souffre du réchauffement climatique dans cette région du globe.

Les branches de ces aloès géants, connus sous le nom de Kokerboom (« carquois ») et « arbre » en Afrikaans, sont utilisées par les Bushmen pour fabriquer des étuis pour leurs flèches. Dans cette zone aride, les *Aloe dichotoma* constituent une attraction touristique majeure. « Quand j'étais enfant, il y a plus de 70 ans, mon grand-père m'a fabriqué mon premier carquois avec les branches de cet arbre. Mais je crains qu'aujourd'hui il ne soit mourant », poursuit le vieil homme, qui habite à quelque 200 kilomètres au sud-est de Windhoek. Grâce à leur tronc fibreux capable de retenir l'eau, ces arbres sont bien adaptés au climat sec de la Namibie et du nord-est de l'Afrique du Sud et peuvent normalement vivre jusqu'à 300 ans. Mais le réchauffement climatique, qui a rendu le thermomètre fou dans cette partie du globe, les soumet à rude épreuve. Depuis 2001, un nombre anormal de Kokerboom ont été retrouvés morts dans le désert namibien. Déjà protégé par la Convention sur le commerce international des espèces en danger (Cites), l'arbre-carquois vient d'être placé sur la liste des dix espèces les plus affectées par le changement climatique, au même titre que des espèces animales comme le beluga ou le manchot empereur : « L'arbre-carquois est connu pour sa tolérance à la sécheresse et sa longévité mais il pourrait avoir atteint ses limites », écrit Wendy Foden de l'Union pour la conservation de la Nature et des ressources naturelles (IUCN) qui publie cette liste rouge.

Plus d'inondations ici et plus de sécheresse là ...

Les températures ont, selon un rapport gouvernemental de 2008, déjà augmenté de 1,2 °C en un siècle en Namibie, en faisant le pays le plus aride d'Afrique sub-saharienne. Et la hausse devrait s'accélérer. Les modifications climatiques ont été rendues responsables d'inondations destructrices dans le nord du pays en 2008 et 2009 et de l'aggravation de la sécheresse ailleurs. La Namibie avait donc placé de grands espoirs dans la conférence internationale de Copenhague, organisée en décembre pour tenter de trouver une réponse coordonnée au réchauffement climatique. Mais « Copenhague s'est avéré très décevant », a commenté à son retour le Premier ministre namibien, Nahas Angula, ajoutant que : « Les leaders mondiaux ont échoué de manière monumentale en ne concluant pas d'accord contraignant ».

Le réchauffement climatique pourrait coûter de 1 à 6% par an à l'économie de la Namibie

Le chef du gouvernement a donc demandé de l'aide. Une réunion des donateurs est prévue pour le début de l'année. « La Namibie a besoin de 1,7 milliard de dollars namibiens (153 millions d'euros) pour les destructions engendrées par les inondations et de 3,8 milliards (341 millions d'euros) pour des projets de prévention à long-terme, comme la construction de maisons et d'infrastructures plus solides », a-t-il estimé. Mais la facture du réchauffement pourrait s'avérer bien plus salée que prévue. « Au cours des 20 prochaines années, les changements climatiques pourraient coûter de 1 à 6% par an à l'économie du pays, simplement à cause de leur impact sur les ressources naturelles », selon le ministre du Tourisme, Netumbo Nandi-Ndaitwah. Et ce, sans compter l'impact dramatique à long terme sur la pêche, qui représente quant à elle 7% du PIB, ainsi que sur l'agriculture commerciale et de subsistance, a-t-il ajouté, prônant l'adoption de « mécanismes d'amortissement ».

<http://www.rfi.fr/contenu/20100108-larbre-carquois-namibie-souffre-lenvolee-temperatures>

Xoroxloo Duxee est morte de déshydratation et de faim en 2005 lorsque le gouvernement a fermé la réserve et armé des gardes pour empêcher son peuple de pratiquer la chasse et la collecte et de s'approvisionner en eau.



Quelques repères sur le peuple Bochiman (San)

Les Sans sont un ensemble de peuples autochtones d'Afrique australe. Le terme San tend à remplacer Bochiman (homme du bush), utilisé durant la période coloniale. Les San seraient présents dans la région depuis 44 000 ans. Comme les pasteurs Khoïkhoï, ils pratiquent les langues à clics du groupe khoïsan, un ensemble linguistique sans intercompréhension mais distinct des langues nigéro-congolaises majoritaires en Afrique subsaharienne. Persécutés par les Bantous et les Boers puis marginalisés par les colons britanniques, ils vivent aujourd'hui principalement dans le désert du Kalahari. Traditionnellement chasseurs-cueilleurs, ils sont désormais largement sédentarisés et ne seraient plus qu'environ 100 000.

La Réserve naturelle de gibier du Kalahari central est située au cœur du Botswana; elle avait été créée pour protéger le territoire ancestral des 5 000 Bushmen gana, gwi et tsila et de leurs voisins, les Bakgalagadi, ainsi que les animaux sauvages dont ils dépendent. Au début des années 1980, on découvrit d'importants gisements de diamants dans la réserve. Peu de temps après, des représentants du gouvernement se rendirent dans la réserve et annoncèrent aux Bushmen qu'ils devaient partir en raison de la présence de ces gisements sur leur territoire. Trois vagues d'expulsion eurent lieu en 1997, en 2002 et en 2005 au cours desquelles la plupart des Bushmen furent chassés de la réserve. Leurs huttes furent démantelées, leur école et leur poste de santé furent fermés, leurs sources d'eau détruites. Ils vivent actuellement dans des camps de relocalisation situés en dehors de la réserve. Rarement autorisés à chasser, ils sont arrêtés et battus lorsqu'ils sont pris sur le fait et sont devenus dépendants des rations alimentaires distribuées par le gouvernement. Beaucoup d'entre eux sont confrontés à l'alcoolisme, l'ennui, la dépression et à des maladies telles que la tuberculose ou le SIDA. S'ils ne retournent pas sur leurs terres ancestrales, leur culture et leur mode de vie uniques seront détruits et ils disparaîtront. Bien que les Bushmen aient gagné le droit de retourner sur leurs terres en 2006, le gouvernement n'a pas ménagé ses efforts pour les empêcher d'y accéder à nouveau, en leur interdisant l'accès à un puits d'eau qu'ils utilisaient avant leur expulsion. Sans ce puits, les Bushmen luttent pour survivre sur leurs terres. Les Bushmen ont intenté un autre procès au gouvernement dans le but de récupérer leur accès au puits d'eau. Bien qu'ayant perdu en première instance en janvier 2011, la Cour d'appel du Botswana a finalement confirmé leur droit d'utiliser leurs puits et d'en creuser de nouveaux. Les juges avaient décrit la situation des Bushmen comme 'une déchirante histoire de souffrance et de désespoir'. Alors que le gouvernement empêchait les Bushmen d'accéder à leur puits d'eau, il forait de nouveaux puits pour la faune et la flore et autorisait une compagnie de safaris, Wilderness Safaris, à ouvrir un lodge touristique de luxe dans la réserve. Wilderness Safaris a ouvert le lodge Kalahari Plains Camps en 2009 avec l'accord du gouvernement botswanais, sans avoir consulté les Bushmen qui vivent à proximité. Alors que les Bushmen luttent pour trouver assez d'eau pour survivre, les touristes peuvent siroter leur boisson au bord de la piscine.

<https://www.survivalinternational.fr/peuples/bushmen>



Complément littérature : Blue Book (par Elise Fontenaille)

Il est une chose dont peu se souviennent, c'est que l'Allemagne fut une puissance colonisatrice. De 1883 à 1916, elle occupa ce qu'on appelait alors le Sud-Ouest africain, l'actuelle Namibie. Il en est une autre que beaucoup ignorent, c'est que cette colonie fut le théâtre du premier génocide du XX^e siècle. Un génocide oublié, occulté même, car le premier rapport officiel – le fameux Blue Book – sur le massacre des Hereros et des Namas fut soustrait à la connaissance du public en 1926. **Élise Fontenaille-N'Diaye**, alors qu'elle enquêtait sur son aïeul, le général Mangin, a retrouvé ce rapport disparu. Dès lors, elle se devait de raconter. Si ce livre vise à ranimer le souvenir de cette sombre page de l'histoire du colonialisme, il ne se veut pas un ouvrage de spécialiste. L'auteur y donne son point de vue d'écrivain, son point de vue personnel. Quelque part entre le désert du Kalahari et la presqu'île de Shark Island, au large de Lüderitz, s'est déroulée une macabre répétition générale, préfiguration des exterminations à venir.

(Calmann-Levy - 2015 - 220 pages)